

Désancrages Géographiques et Littéraires dans l'Archipel Caribéen

Audrey Debibakas

Université de Guyane

Résumé: L'archipel géographique comme l'archipel littéraire apparaissent comme le résultat d'une géographie malléable et/ou d'une écriture sans limite. L'espace dessiné et l'œuvre sont en perpétuelle construction. L'archipélagité géographique mais aussi littéraire est, dans cette étude, à percevoir comme une façon de retrouver et rassembler les morceaux d'histoires, de mémoires. La Traite est proprement un "parler indicible" et ne donne lieu à aucun récit. C'est donc sur ce fond d'absence de mythe et d'épopées que s'inscrivent les œuvres du corpus. Elles tentent de retranscrire également la dimension lacunaire fragmentée, mettant en avant une pensée du vide, de l'absence, de l'indicible et de l'ineffable. Le "non-monde" initial laisse la place à l'émergence d'un nouveau lieu narratif. Il s'agit d'une dématérialisation du lieu géographique dans l'espace narratif. Le lien archipélagique retranscrit l'indicible et l'invisible des mémoires et des histoires oubliées par l'acte d'écriture. Non contente d'en décrire la vacance, les romans transforment la béance géographique, historique et mémorielle en atout littéraire et poétique. Ce qui était une carence pourrait s'avérer aujourd'hui un atout pour la pensée et, paradoxalement pour la création littéraire.

Mots-clés: Archipélagité, géographie littéraire, désancrages, invisible de la mémoire

Abstract: The geographical archipelity and the literary one appear to be the result of a malleable geography and/or a boundless creativity. The designated space and the works are in perpetual construction. In this study, both the geographical and literary archipelagos are conceptualized as a way to identify and bring together small portions of history and memories. The slave trade is a truly "unspeakable language" which does

not provide any narrative. Against the backdrop of an absence of epic tales and myths, the texts that are considered for study have been highlighted. They are seeking to reproduce the fragmented and incomplete nature of life, thereby emphasizing the importance of nothingness, absence, the unspeakable and the ineffable. The initial “non-world” evolves into an emerging new narrative space. Hence a geographical dematerialization within the narrative. The archipelago itself reproduces the unspeakable and invisible memories that are related to forgotten stories. Thus, the novels are not only describing geographical and historical nothingness, they are also transforming it into an asset for literature and poetry. What was once considered a fundamental flaw has become an asset for literary and creative thought.

Keywords: geographical archipelity, literary geography, disanchoring, invisible memory

Introduction

Vois les pays. “Entends les pays, derrière l’îlet”. Du point fixe d’ici, trame cette géographie. Du cri fixe d’ici, déroule une parole aride, difficile. Accorde ta voix à la durée du monde. Sors de la peau de ton cri. Entre en peau du monde par tes pores. Soleil à vif. Nous entassons des salines où tant de mots miroitent. Nous tombons aux falaises par des clameurs de mer.

Édouard Glissant

En 1966 Gérard Genette constatait:

Aujourd’hui la littérature – la pensée – ne se dit plus qu’en termes de distance, d’horizon, d’univers, de paysage, de lieu, de site, de chemins et de demeure: figures naïves, mais caractéristiques, figures par excellence, où le langage *s’espace* afin que l’espace, en lui, devenu langage, se parle et s’écrive. (Genette 1966: 108)

Littérature et géographie se rencontrent: espace décrit, espace textuel et espace poétique communiquent et interagissent. Le paysage est un vestige mémoriel dans lequel se

sont peu à peu sédimentées les histoires.

Avec *Le Discours Antillais*, en 1981, Édouard Glissant présente l'ébauche d'une réflexion sur le temps, le lieu et le langage. En effet, toute la littérature caribéenne est travaillée par l'Histoire dans la mesure où celle-ci se donne à voir comme un projet qui interpelle l'écrivain. L'arrachement brutal que constitue la traite, l'impossibilité de rassembler les miettes éparpillées des récits de révoltes et de résistances combinées à l'émiettement géographique ont abouti à l'émergence d'une unité diffractée sous forme de traces, de pulsions et d'élans mais qui se traduit aussi et essentiellement par la présence douloureuse du manque. Le passé antillais renvoie dans un premier temps à un raturage de la mémoire collective qui nécessite fouilles, restructuration et dévoilement.

Or, la traversée transatlantique de l'Afrique vers les Antilles voit l'immensité continentale éparpillée et réduite à l'exiguïté insulaire renforcée par la néantisation de l'Archipel imposé par la colonisation: les îles ouvertes amérindiennes se sont refermées en espaces clos espagnols, hollandais, français et anglais, et les peuples se sont sédentarisés tournant le dos aux étendues maritimes négrières. L'idée de l'unité géographique factice s'est donc imposée dans la littérature insulaire. Mais aujourd'hui, l'Histoire caribéenne doit être lue, dès le premier navire négrier, comme une mise en relation archipélique où la mer devient un actant essentiel de cette dynamique.

Comment la conscience de l'absence et la fragmentarité se manifestent-elles au sein de la littérature caribéenne? Cette étude se propose dans un premier temps de se concentrer sur les manques et carences physiques et historiques suggérées par la notion d'archipélicité. L'intérêt ne se porte plus seulement sur les îles mais davantage sur l'écriture de l'entre-deux qui met en avant le vide et le caractère mouvant du seul lien qu'est la mer. Puis l'histoire caribéenne devra être lue, dès le voyage du premier bateau négrier, comme une mise en relation archipélique, reliant deux rives où la mer devient un actant essentiel à cette dynamique. Enfin, la traversée transatlantique propose des reconquêtes géographiques et des désenclavements permettant "l'ouverture des paupières closes sur la terreur des eaux" (Maignan-Claverie 2003: p. 342). Les références littéraires que nous citerons sont résolument solidaires par l'appartenance des auteurs à l'espace caribéen et

l'inscription des romans dans cet espace, et se croisent dans une notion: celle de fragments. On a souvent étudié Édouard Glissant pour son apport théorique. Son roman, *La Case du Commandeur*, publié en 1981, a été choisi en fonction de sa construction archipélique aussi bien externe qu'interne. Si Lacan affirme que l'on "pense en archipel", Glissant quant à lui "écrit en archipel": l'écriture d'Édouard Glissant se caractérise par un double mouvement, de morcellement, mais aussi de lien tout d'abord sur l'ensemble de son œuvre. L'œuvre présente à rebours la génération de la famille Celat. La première section de "La tête en feu" décrit l'histoire de la famille Celat, en commençant par évoquer la vie de Pythagore Celat, puis comment Ozonzo Celat découvre et adopte une petite fille Cinna Chimène, qui devient la compagne de Pythagore et la mère de Marie Celat. Sont évoquées les vies d'Augustin Celat, Anatolie Celat, père d'Augustin, le premier à porter le nom à l'occasion de l'abolition officielle de l'esclavage. La deuxième section, "Mitan du temps", s'écarte apparemment de la première et relate plusieurs épisodes qui se sont accomplis approximativement entre 1715 et 1900. Ce chapitre a pour thème général la révolte et la souffrance. Enfin la troisième section, "Le premier des animaux" retrace, dans le cadre des années 1970-1980, les vicissitudes qui s'abattent sur Marie Celat: la mort de ses deux fils et son séjour forcé à l'hôpital psychiatrique. Dans *Tambour-Babel*, publié en 1996, Ernest Pépin né en 1950 retrace l'épopée d'un peuple qui a su convertir sa souffrance initiale en véritable chant de vie, de résistance et d'espoir. Loin d'enfermer, les rites et les rythmes du tambour ou du *lewoz* parviennent à abolir les frontières géographiques et historiques. À l'image de l'archipel, l'écriture est le creuset d'une poétique de la dispersion: celle de l'émiettement des terres dans l'océan et celle d'un peuple qui se continue ailleurs. Cette dialectique constante au sein de cette étude entre géographie et écriture est définie comme une géographie scripturale. L'archipel devient la métaphore d'une écriture, d'une constitution, d'une existence de l'être habitant l'archipel et habité par l'archipel.

1. L'Archipel caribéen: un entre-deux géographique et culturel

Tout d'abord, il est nécessaire de rappeler la définition de l'archipel. D'un point de vue étymologique, l'archipel est la réduction d'"*archipelago*" ou "*archipelague*". En effet,

longtemps, l'Archipel fut le nom de la mer Egée, cet océan troué d'îles: initialement, l'Archipel est donc la mer Egée – *Aigaion pelagos* – d'où le français moyen "*Archipellegue*" ou "*Archipelague*". Comme le met en exergue Alain Rey, dans l'évolution générale du mot et son glissement par antonomase du particulier au général, on assiste donc à une sorte d'inversion: de l'idée de "mer parsemée d'îles" on est passé à celle de "groupe d'îles": "Primitivement non ces innombrables grains de terre semés mais au contraire la vaste mer/ comme si le sens s'était inversé Contenant pour le Contenu Grâce à l'envers" (Simon 2009: 11).

C'est cette tension d'un double mouvement infini de dissémination et de regroupement qui nous intéresse, induite par l'inversion du sens du mot archipel. Cela construit une nouvelle distribution cartographique, paradoxalement mouvante. Alors que l'archipel au sens premier du terme désigne l'action négative de la mer qui délimite des contours précis et enclos, l'archipel au sens commun du terme transcende les bornes. Il ne se révèle ni par ses limites, ni par ses cadres mais par ses ouvertures:

Cette mer incréée mer Caraïbe ou des Antilles, qui n'est pas enfermée de rivages, qui ne couve d'abord pas dans son ventre l'histoire de la terre pour ensuite l'accoucher à sang et à douleurs, mais qui par un mouvement contraire irradie (étant son seul milieu, sans régenter ailleurs) d'un constellé de terre – les Iles – dont les histoires partent en dérive sur son eau. (Glissant 1981: 49)

Notre attention s'est portée sur l'archipel caraïbe, qui unit autant qu'il singularise:

Je dis toujours que la mer Caraïbe se différencie de la Méditerranée en ceci que c'est une mer ouverte, une mer qui diffracte, là où la Méditerranée est une mer qui concentre. Si les civilisations des grandes religions monothéistes sont nées autour du bassin méditerranéen, c'est à cause de la puissance de cette mer à incliner, même à travers les drames, des guerres et des conflits, la pensée de l'homme vers une pensée de l'Un et de l'unité. Tandis que la mer Caraïbe est une mer qui diffracte et qui porte à l'émoi de la diversité. (Glissant 1996: 14-15)

L'archipelité suppose une dissémination de la terre dans la mer, créant un espace géographique instable, en dérive. L'archipel est composé de mondes de terres et de mondes

d'eau; des lieux mais aussi des nœuds. Dans le contexte caribéen, le lieu relève d'une conception particulière. Pour les écrivains, trouver une terre d'implantation paraît impossible même si cette démarche est essentielle dans la constitution du mythe du lieu originel, berceau de l'identité pour un peuple en mal d'ancrage. Cette aporie place le poète dans une dialectique espace/identité, dedans/dehors qui ouvre infiniment son concept de lieu. L'île cesse d'être un centre géographique stable pour entretenir une relation flottante au monde. Si l'espace insulaire est enraciné et circonscrit, l'archipel quant à lui n'est pas strictement un lieu mais plus proprement un lien mouvant, perdu dans l'immensité de l'espace maritime transatlantique, un espace en voyage où celui-ci permettrait de relier ces morceaux et les bribes d'histoire du monde. L'espace restreint est rapidement dépassé au profit non plus d'une conception insularisée et ancrée mais archipelisée au sens de disséminée:

Dans un tel contexte, l'insularité prend un autre sens. On prononce ordinairement l'insularité comme un mode de l'isolement, comme une névrose de l'espace. Dans la Caraïbe pourtant, chaque île est une ouverture, la dialectique Dehors-Dedans rejoint l'assaut Toute-Mer. (Glissant 1981b: 249)

La spécificité de la caraïbe et de sa littérature est qu'elle traduit une histoire toujours à construire. Contrairement à l'Occident où, pour un territoire donné, les mythes rendent compte de la construction d'une identité collective liée à ce territoire perçu comme originel, les peuples des caraïbes ont connu une rupture de filiation. L'arrachement à la terre d'origine, la déportation, l'indescriptible voyage sur le bateau négrier sont autant d'éléments constitutifs de l'histoire du peuple caribéen. Mais le sens du paysage n'est pas seulement dans l'étendue horizontale de cette rupture, mais aussi dans la profondeur verticale, celle produite par l'esclavage et la vie sur la Plantation, ce qui constitue la mémoire propre des Caribéens. L'identité caribéenne est faite de ce paradoxe entre l'arrachement et la sédimentation. Le paysage fait mémoire pour ceux dont l'histoire a été brisée par le drame de ce que fut la Traite. Aussi bien les profondeurs de l'océan où furent jetés les esclaves, que les terres de plantations où les noirs ont connu l'exploitation ou l'esclavage, renvoient à une dimension mémorielle où la géographie du paysage garde la

trace des épisodes les plus douloureux de l'histoire. Le paysage dans ce contexte s'apparente à une "géographie torturée" (Glissant 1983: 21). Le paysage est donc présent dans la structure, le rythme et le souffle de l'œuvre comme ce qui relève du cri et non de la parole, de la violence et non de l'harmonie.

Gilles Deleuze, s'inspirant des recherches géologiques, insiste sur la construction des îles continentales, qui suppose une séparation avec un continent, fragments de croûtes terrestres:

Les îles continentales sont des îles accidentelles, des îles dérivées: elles sont séparées d'un continent, nées d'une désarticulation, d'une érosion, d'une fracture, elles survivent à l'engloutissement de ce qui les retenait. Les îles océaniques sont des îles originaires, essentielles: tantôt elles sont constituées de coraux, elles nous présentent un véritable organisme – tantôt elles surgissent d'éruptions sous-marines, elles apportent à l'air libre un mouvement des bas-fonds; quelques-unes émergent lentement, quelques-unes aussi disparaissent et reviennent, on n'a pas le temps de les annexer. (Deleuze 2002: 11)

Cette image de l'île continentale ou dérivée est visible dans les romans d'Édouard Glissant et d'Ernest Pépin. Alors que la Guadeloupe et la Martinique sont des îles volcaniques et océaniques, l'île est pourtant ici la représentation imagée d'un démembrement physique dû à la traite négrière subie des siècles auparavant. On a l'impression que les esclaves ont imprimé l'imaginaire de la dérive continentale qui est la trace de l'itinéraire des corps sur des territoires qui pourtant ne sont pas issus de dérives continentales. C'est un peu comme si les corps des habitants étaient bien localisés sur l'île, mais que l'âme et les racines se situaient ailleurs: "L'immensité nous a quittés. Nous taraudons le même carré de terre qui s'offre aux eaux des deux mers. Ce pays-d'avant nous démarra de nos corps, que nous n'avons pas ensouchés dans le pays-ci" (Glissant 1981a: 32).

Ainsi histoire, espace et identité sont intimement liés. A l'image de cet entre-deux maritime et culturel, l'impossibilité de recourir à un modèle historique et identitaire unique entraîne la nécessité pour les écrivains de trouver d'autres points d'ancrage que les

références historiques ou identitaires. Ils se tournent alors nécessairement vers l'imaginaire de l'espace: le lieu dans lequel les personnages se trouvent constitue la seule réalité concrète à laquelle se rattacher. Difficilement, puisque ce lieu est fragmenté et en dérive. Dès lors, il est impératif pour les écrivains d'inventer ou de réinventer le modèle du lieu parce qu'il n'est pas une fixité mais une réalité mouvante à l'image de l'océan.

Dans ce contexte, l'île et plus largement la terre relèvent d'un rapport particulier faisant de l'espace dans lequel évoluent les personnages plus qu'un simple décor topographique: l'espace est consubstantiel aux protagonistes des romans, mais de manière paradoxale, contrairement à la façon dont l'imaginaire spatial se construit dans la plupart des récits européens. Dans certains mythes occidentaux, le territoire est lié à un peuple ou à un roi élu parfois par le biais d'une élection divine et se transmet en possession légitime aux descendants. On peut penser évidemment au lien qui s'établit entre le peuple et le lieu dans la *Bible*, en partie l'imaginaire spatial judéo-chrétien et monarchique. Dans la Genèse, le corps d'Adam est formé directement par la terre et lui est attribué un lieu, l'Éden après la chute et l'exil du paradis terrestre. Il faut attendre le récit de l'élection de Noé pour que soit rétabli le lien entre les hommes et un lieu, puis évidemment l'histoire de Moïse qui attribue la Palestine au peuple élu. La Bible ne cesse de mettre en avant l'idée du lien essentiel entre un peuple, son roi et une terre. On peut penser également au mythe celte: on voit bien le lien qui unit le Roi Arthur dans *La Mort le Roi Artur* ou le roi Pêcheur dans le *Conte du Graal* à leur terre. Quand le corps du roi dépérit, la terre dépérit également: c'est le mythe de la terre *gaste*. On peut penser enfin au mythe de Perséphone et à ses variations que l'on trouve dans ses variations dans les contes occidentaux comme *La Belle au Bois Dormant* ou *La Belle et la Bête*. Cette construction mythique du territoire est impossible dans l'histoire des Antilles pour les esclaves et les descendants qui ont vécu une brutale rupture de filiation avec leur terre matricielle:

Nous n'avions pas de boussole car notre soleil lui-même s'était perdu. Nous n'avions pas de pierre à semer pour retrouver les traces. Nous n'avions pas de poteaux indicateurs. Ils ne poussent pas dans ce beaucoup d'eau salée. Nos dieux nous avaient abandonnés comme des enfants sans mère. (Pépin 1996: 235)

Le lieu n'est donc dans ce contexte jamais acquis et habité. On est face à une perpétuelle "recherche du lieu". En effet, dans la perspective développée par Patrick Chamoiseau, l'espace insulaire n'est plus un *topos* littéraire mais le lieu même du discours, où terre et mémoire sont inéluctablement liées:

Une trace mémoire est un lieu oublié par l'Histoire et par la Mémoire, car elle témoigne des histoires dominées, des mémoires écrasées, et tend à les préserver. La trace mémoire n'est envisageable ni par un monument, ni par des stèles, ni par des statues, elle est un frisson de vie alors que le monument est une cristallisation morte: elle fait présence. Elle est à la fois collective et individuelle, verticale et horizontale, de communauté et transcommunautaire, immuable et mobile et fragile. (Chamoiseau 2011: 87)

2. Le passage d'une rive à l'autre: corps de l'espace et espace du corps

Il s'agit maintenant de considérer comment la perception de l'espace est affaire de représentation culturelle et historique parce que l'espace est imprégné de mémoire. On peut y accéder par le biais de l'espace textuel. En effet, celui-ci donne à lire l'archipel suivant une prévalence de la référence spatiale, qu'on ne peut dissocier elle-même de l'influence de l'histoire, qui dépasse le cadre des îles. Le captif est privé de tout élément lui permettant de se projeter après son arrivée. Son départ relevant de l'enlèvement, il ne peut pas inscrire son corps dans l'espace qu'il découvre, ce qui se traduit au plan textuel dans la narration et la représentation des personnages. Pour les esclaves, si le point de départ constitue au niveau de la mémoire un paramètre fondamental dans la préservation d'un matériau culturel, le point d'arrivée est totalement inconnu. L'espace de la traversée est un univers vide et béant, mais aussi un espace clos et exigü, celui du bateau négrier et de sa cale.

La notion d'archipel concrétisée par la traversée transatlantique se justifie ici par les interstices physiques et géographiques, ainsi que par les déplacements spatiaux qu'ont subis les esclaves d'un continent à un autre. Dans cette perspective, l'absence d'identité renvoie au concept même d'espace, plus particulièrement l'espace du corps, pour la simple

raison que la prise de conscience des limites de son propre corps est la règle essentielle à la notion de construction identitaire du sujet.

Édouard Glissant évoque également cette dépossession: tantôt désignée comme une “allongée ouverte” ou encore “cette agissante”, ou tantôt comme une “créature”, la femme esclave est déshumanisée et objectivée: “La femme écrasait ainsi le corps dont elle ne disposait pas” (Glissant 1981a: 155). Les récits de violence physique se veulent froids et objectifs. Le roman se penche également sur le mal-être du corps: le roman porte les traces d’une naissance problématique, sorte d’aliénation première, sur laquelle il nous faut revenir afin de mieux percevoir la lutte que le sujet doit mener, à savoir trouver un équilibre entre la réduction à la simple existence physique et la négation totale de celle-ci.

Raphaël Confiant émet l’hypothèse que si ce n’est le corps, c’est au moins l’inconscient antillais qui a été violé: “La cale du bateau négrier est une matrice, un utérus qui, après les trois mois de la traversée transatlantique, accouchera ou plutôt expulsera un nouveau-né dont le mode d’appropriation du réel est d’emblée celui de la survie” (Confiant 1993: 131).

L’idée d’expulsion de l’utérus peut faire penser à une parturition monstrueuse: l’espace du ventre négrier durant la traversée régit à la fois la mort et la naissance physiques et psychiques de l’individu africain qui en expérimentant la douleur, prend conscience d’un nouveau corps qui n’est plus la représentation d’une identité, d’une culture ou d’un peuple. Il y a donc simultanément un phénomène de dénaturation, de déterritorialisation et de reterritorialisation confuses d’un corps qui oscille entre clôture et ouverture. Le ventre négrier est un espace de mort et de renaissance chargé de paradoxes: un espace-temps incommensurable que le captif n’est en mesure de se figurer temporellement puisque l’ailleurs lui est inconnu; un réel irréel, un épisode historique encore indéfini et refoulé, illustrant paradoxalement un moment mythique de la construction du peuple caribéen. Le peuple caribéen prend naissance dans un moment de vide et de béance, “cette lisière de village où tout se joua et se noua, dans un espace qui bientôt dilaterait en océan” (Glissant 1981a: 49).

Le corpus insiste sur le lieu et le temps de cette scène primitive définie comme le

“mythe du viol fondateur aux Antilles françaises” (Mulot 2007: 517). En effet, le bateau négrier est présenté comme la matrice où naît le peuple antillais, dans un espace insaisissable qu’est l’Atlantique et dans un temps indéfini qu’est la traversée océanique. Ce lieu est en fait un non-lieu, un lieu mouvant pris dans l’indéfini entre l’Afrique et l’Amérique, qui pose la question de l’enracinement et de l’origine géographique et culturelle du peuple antillais. La difficulté des Antillais à définir leur véritable filiation et à ancrer celle-ci dans un lieu de mémoire semble vouloir être expliquée par cette dépossession violente qui marque la rupture avec l’Afrique et l’imposition de la rencontre forcée avec une nouvelle terre: “Les habitants de ce pays furent transportés d’Afrique dans ce qu’on appelait le Nouveau Monde sur des bateaux négriers où ils mourraient en tas” (Glissant 1981a: 18).

La déportation entraîne la plongée dans le ventre du bateau négrier. Les esclaves par ailleurs y courent le risque d’être jetés dans les bas-fonds marins et d’y perdre toute vision d’une quelconque terre. Il apparaît en tout cas qu’une telle représentation de l’origine du peuple antillais constitue véritablement un nœud mémoriel et identitaire. Cette béance historique crée un processus de recherche présent dans le dispositif narratif:

L’âme trébuche et bascule avant de fendre l’air et d’ouvrir les eaux salées. [...] Nous reprenons possession de nos corps et le plat de nos pieds s’installe dans la vérité du mémorable. [...] Qui sont-ils, ceux que nous appelons derrière le dos du temps? Où sont-ils les esprits de nos corps? (Pépin 1996: 44-45)

L’idée de traversée implique le passage d’une rive à l’autre certes, mais dans le contexte caribéen, elle prend une autre connotation. Elle n’est plus un simple voyage géographique et maritime, elle devient au niveau narratif, la mise en place de tout un dispositif historico-spatial: “Nous revivons la traversée en un seul coup, *wap!* Une autre terre enracine nos pas. Un autre ciel cueille nos prières. Avant l’avant. L’autre bordage. Nous volons et tout a le goût de nos ancêtres” (*idem*: 45).

La narration semble changer de temps: du présent de narration on passe au présent d’énonciation “nous revivons”. L’onomatopée “*wap*” surtout employée en créole suggère la soudaineté et la violence et renforce ce changement narratif. L’espace est réduit à un “*wap*”.

La présence de “l’autre bordage” ne désigne pas uniquement un autre espace géographique, mais un espace temporel antérieur connoté par les termes “Avant l’avant” ou, encore, “ancêtres”. Le système temporel physique et narratif est constamment sous-tendu par l’évocation du passé qui se manifeste paradoxalement par son oubli. La traversée dans le bateau négrier figure l’espace atlantique, lieu mouvant d’histoires et d’identités ayant coulé dans les méandres océaniques: “Le bateau négrier constitue un espace-temps singulier qui fait système [...] il est ce par quoi mémoire historique, mémoire sociale et mémoire culturelle de l’Europe, de l’Afrique et des Amériques sont inextricablement liées” (Dorlin 2006: 38).

L’entre-deux suggéré par l’archipel dénote souvent un va-et-vient entre deux points géographiques. Or, dans le cas de la déportation, la traversée ne repose sur aucune projection de rencontre avec l’autre: le captif ne dispose d’aucun élément lui permettant de construire l’inconnu en connu puisque son départ relève plutôt de l’enlèvement:

Dans cette perspective de l’enlèvement, si le point de départ constitue au niveau de la mémoire un paramètre fondamental dans la préservation d’un matériau culturel, le point d’arrivée est totalement inconnu. L’espace environnant de la traversée est un univers vide et béant, les océans mais aussi un espace clos et exigu, le négrier et sa cale. (Curtius 2006: 45)

L’espace du bateau négrier régit à la fois la mort puis la renaissance psychique de l’individu qui, pendant l’épreuve de la traversée, expérimente la douleur, prend conscience d’un nouveau corps qui n’est plus la manifestation symbolique d’une identité, d’une culture et d’un peuple. Le corps oscille en pleine captivité entre la clôture et l’ouverture, l’expression et le refoulement du cri, celui de la souffrance ou de la liberté:

Ainsi accumulèrent-ils entre eux [Cinna Chimène et Pythagore Celat] l’enfant opiniâtre et l’homme analphabète – parce qu’ils étaient la même nature disloquée en deux corps irréconciliables – tout ce qui d’inconnu leur était donné à même la peau. (Glissant 1981a: 49)

La terreur de l’espace est certes présente, mais l’esclave vit également avec une “hantise temporelle” (Curtius 2006: 46) définie comme la peur d’un réel irréel, celle d’un

ailleurs qui, d'un point de vue tant spatial que temporel, ne peut être figuré par le captif. Comme le rappelle le titre du roman de Jean Rhys, *La Prisonnière des Sargasses*, les eaux, paradoxales absentes chez Édouard Glissant, ont une valeur symbolique puisqu'elles sont durant la traversée à la fois le lieu d'ensevelissement des voix révoltées, des corps rebelles, mais également une voie de transbordement, de traversée d'un espace ontologique vers un autre non représentable pour les captifs: "On n'ose estimer à près de cinquante millions le nombres d'hommes de femmes et d'enfants qui furent ainsi arrachés à la Matrice et coulèrent au fond de l'Océan ou furent échoués comme écume le long des côtes américaines" (Glissant 1981a: 18). Cette notion d'eau a paradoxalement une portée sacrée puisque les esclaves une fois arrivés sur la plantation renaissent au sein d'une nouvelle réalité spatio-temporelle par les eaux du baptême.

Chez Édouard Glissant, l'évocation de cette traversée est récurrente: le transfert imposé du continent à l'île aboutit à une violente rupture qui suppose que la perte spatio-temporelle est à son comble. Il s'agit d'une perte individuelle et collective puisque la séparation engendre l'impossibilité de poursuivre la lignée générationnelle qui sera elle aussi déportée. Comme le conclut Emmanuelle Recoing:

Il s'agit donc de façonner le corps d'un esclave dépourvu de possibilités d'orientations sociales, par le truchement d'une confusion des rythmes spatiaux et chronologiques – rythmes présumés naturels: l'expression d'une mort symbolique se trouve réitérée, dans la mesure où la mort représente un "épisode" naturel qui interfère à l'intérieur de l'existence des hommes, en retirant tout sens à la place qu'ils avaient occupée au sein d'une société singulière. (2007: 23)

Ne pouvant plus fonctionner selon les traditions, et ne disposant d'aucun paramètre lui permettant de se représenter l'espace vers lequel il est acheminé, le corps va se recomposer au sein de deux territorialités et de deux temporalités: l'Afrique et le bateau négrier. Le corps meurtri ne devient plus qu'un corps-mémoire. L'espace du bateau négrier, transitoire mais décisif, devient lieu ou non-lieu paradoxal où sont vécues les douleurs passées sous silence, déterminant dans le processus mémoriel des esclaves: "La mémoire vient donc constituer ce contre-monde [...] permettant au sujet captif de vivre d'une part

une expérience douloureuse et de déterritorialiser spatialement et temporellement un corps qui ne sera plus investi que de mémoire” (Curtius 2006: 46). L’esclave ignorant tout de sa condition future voit la plantation et l’avenir dans l’optique de l’incertain. Il s’y voit comme en situation de transit et n’établit de rapport qu’avec son passé.

3. Réancrages culturels: vers une résolution de l’éclatement spatial et culturel?

Dans un premier temps l’archipel apparaît comme lieu de perdition et de malheur qu’il faut se réapproprier afin d’y établir un retour à zéro: entre l’ouverture et le flottement marqué par l’absence d’identité et la claustration physique, l’île est paradoxalement comme le support de connaissance et de réappropriation identitaire:

Le dispositif de la pérégrination des esclaves antillais réitère cette inscription du croisement de deux exigences: devoir embrasser la totalité des cultures, des espaces, des potentialités et accepter de se trouver enserré au cœur d’un ordre extrêmement complexe, précis qui exige de l’esclave des renfermements psychiques, à travers de multiples renoncements. (Recoing 2007: 26)

La déportation des esclaves sur un autre continent sous-entend par essence l’analyse de cet espace à la fois rallongé et étendu, paradoxalement restreint à une parcelle de terre inconnue. Le récit de la traversée en elle-même n’est pas directement évoqué, mais une unité cachée relie pourtant cet espace mouvant et lointain aux personnages actuels, tels les liens invisibles unissant l’archipel: “L’homme n’est pas descendu si loin dans l’abîme de l’océan. Il réentend seulement la lourde portée des sons qui convoiaient naguère sur les cannes et les cases l’annonce de la mort [...] et par quoi nous répandions sur le pays-ci l’espace violé du pays d’avant” (Glissant 1981a: 19). Parce que la traversée est avant tout lacune, lieu d’effroi sans paroles, le déporté par conséquent est un être évidé, qui n’habite aucun lieu, aucun monde, aucun corps humain ou social, et qu’aucune identité ne peut donc durablement habiter. Mais, malgré cette violente rupture, apparaît tout de même l’image du “fil” ou de la “chaîne” qui sous-entend l’idée de lien et de continuité. Le passage d’une rive à une autre généré par la traite négrière traduit donc un dualisme, celui de l’ouverture et de l’enserrement, mais également l’opposition suggérée par la traite: l’immobilisme corporel

de l'esclave entassé et enchaîné et le mouvement d'avancement continu de navigation du bateau:

C'était là une manière de courir au bout de la mémoire, dans cette dévirée de terre si soigneusement maintenue à l'écart de toute vie d'alentour et où nous devons imaginer le monde au-loin à partir de si peu d'éléments, et si menteurs, dont nous avons pu prendre connaissance. (Glissant 1981a: 152)

Son rapport à la nature, au temps et au langage sont spécifiques. Napo constate impuissant la force du langage: "c'est-à-dire, c'est-à-dire, les mots m'écrasent et en même temps, ils appellent l'en-dehors" (Pépin 1996: 144). Le langage possède une emprise connotée à travers le verbe "écraser" sur celui qui l'emploie. De plus, les mots semblent dire autre chose et convoquer un autre espace-temps, "l'en-dehors", qui n'est pas déterminé.

L'étendue infinie de la mer enserre l'occupant que l'isolement est censé détruire. L'île, constituante de l'archipel, symbolise donc la rupture comme l'ensevelissement (Michelot 2005: 11). Elle est aussi genèse et origine, quête d'une identité détruite et effacée. L'arrivée sur l'île, morceau de terre éloigné et isolé, entérine la mort symbolique du nouvel arrivant, mais l'espace insulaire devient paradoxalement également le lieu où commence une nouvelle vie et une nouvelle identité. L'île est un espace d'exception puisque qu'elle est un fragment de sol mort et vif, de séparation et de renouvellement, d'enterrement et de renaissance. Elle devient finalement matrice, une sorte de lieu de réconciliation imaginaire entre l'eau et la terre, entre le ciel et l'enfer, le passé et l'avenir, en bref, le "pas au-delà" (*ibidem*). Le narrateur de *La Case du Commandeur* annonce lui-même: "Nous ne connaissons pas les autres hauteurs, nous ne manions pas les pirogues, nous avons laissé nos dieux là-bas. Les vieillards disaient, il y a la falaise pour se précipiter. Il répondait je veux me planter dans la terre d'ici" (Glissant 1981a: 139).

Cependant, avant de s'implanter dans la "terre d'ici", les esclaves ont d'abord cherché à s'en échapper: c'est le phénomène du marronnage qui se traduit également dans l'écriture. Il s'agit d'une démarche détournée, dans l'écriture, qui permet de récupérer les bribes historiques enfouies dans la mémoire trouée des personnages, mais aussi de créer de nouvelles relations. Il faut définir cette notion de marronnage géographique et historique

qui procède d'une double spatialité: en opposition à un cadre spatio-temporel stable, où évoluent les populations esclaves, flotte toujours un ailleurs géographique et temporel.

L'île ne doit pas être perçue comme un morceau de terre réduit, cerné par les eaux, mais comme constitutive d'une archipélisation du territoire. La disposition géographique de l'archipel suppose le passage d'île en île. Ces lieux apparemment immuables deviennent dès lors mouvants, désaxés, déconstruits et délocalisés. L'Archipel n'est plus seulement un regroupement d'îles, mais le résultat de l'éclatement d'îles disséminées dans l'infini de l'océan comme des grains de poussière. Il ne s'agit pas d'observer un espace stable et forçlo, mais plutôt un entre-deux, le passage par des espaces interstitiels. Il faut donc de se pencher sur le désancrage de l'espace archipélique, mais au sens premier du terme archipel, c'est-à-dire, une mer parsemée d'îles.

D'où ce questionnement: le caractère de réduction et d'isolement ne fait-il pas de l'archipel, paradoxalement, une sorte de superlatif spatial (Fougère 1995: 7)? Déjà Pline soulignait le caractère inconstant de l'archipel, mais une inconstance fondatrice et bienfaitrice qui devient la caractéristique de celui-ci:

Le savoir en archipel n'est donc pas définitivement arrêté. Non seulement il est toujours possible de lui adjoindre de nouvelles unités – et par cette propriété d'ensemble ouvert, il constitue tout le contraire d'un bilan; mais ses proportions internes sont mouvantes, produisant des rencontres insolites ou, à l'inverse, des redoublements d'objets, la même singularité pouvant revenir à partir de lieux différents, éloignés ou rapprochés au gré du scripteur. (Lestringant 2002: 59)

La littérature exprime la "territorialité", ce lien affectif qui nous relie au territoire, au paysage et aux lieux. Elle dit le lien social, existentiel ainsi que les expériences fondamentales qui rattachent l'homme à la terre. En ce sens la littérature archipélique est un formidable réceptacle de la mémoire des lieux, une caisse de résonance du territoire:

L'Archipel, [...] c'est une mémoire en creux, un magasin vide indéfiniment rechargeable, où se déposent, s'érodent et se reconstituent, au fil des siècles et au gré des utilisateurs, les sédimentations d'une culture. L'Archipel aux innombrables alvéoles constitue une bibliothèque étalée dans l'espace, un art de la mémoire qui emprunte à la géographie ses contours et sa forme. (*idem*: 59)

La fragmentation de l'histoire est une des manifestations esthétiques de ce qu'Édouard Glissant appelle le "marronnage créateur" (Glissant 1990: 85), qui se présente en histoire comme en littérature comme une stratégie de détournement et de résistance spatiale et textuelle. De ce point de vue, le marronnage a pour principe d'éveiller la mémoire, ainsi que de fouiller les pistes qui pourraient permettre d'appivoiser et peut-être d'appréhender l'espace et le temps. Le cadre spatio-temporel du récit et le vécu ne sont pas linéaires mais sont inséparables de l'expérience du néant de la traversée et de la Plantation. Le marronnage créateur repose sur la recherche de stratégies de résistance, de liberté et de subversion des traits fondamentaux de l'idéologie coloniale. La démarche détournée, ou marronnage, consiste donc à récupérer les bribes historiques enfouies dans la mémoire trouée des personnages mais aussi à créer de nouvelles relations. Enfin, la notion de marronnage géographique et historique concerne une double spatialité: l'espace géographique où évoluent les populations esclaves illustrent un *ici* toujours tributaire d'un *ailleurs*: en d'autres termes elles évoluent dans un cadre spatio-temporel physique et narratif présent qui renvoie toujours à une autre époque et un autre lieu.

Si la situation économique durant la période esclavagiste peut paraître aujourd'hui chaotique, il faut rappeler que toute une économie, une société, un discours chrétien, une idéologie et un système esclavagiste ont émergé de cette situation de violence que les institutions ont rendue "normale". Puisque l'asservissement des esclaves et les brutalités subies relèvent d'une logique sociale, l'ordre désordonné et chaotique apparaît en tant que norme et non pas en tant que déviation. Il y a donc création d'un monde au sein duquel s'opère une transformation de la conscience des esclaves, puisqu'ils doivent accepter comme normaux les châtiments affligés. L'anormalisation de la société intervient lorsque l'esclave rompt le silence imposé et décide de défier "l'ordre" établi en "marronnant". L'esclave est donc confronté à deux mondes: son contre-monde (Curtius 2006: 44) qu'il prend en charge et par lequel il survit, et celui que construisent les missionnaires à partir du discours chrétien de la souffrance comme nécessité.

Par définition, le phénomène du marronnage prend forme et meurt en même temps

que la notion d'esclavage. Cependant, la littérature caribéenne, par le biais d'incarnations variées ne cesse de faire revivre le thème de l'esclave fugitif de façon directe ou allégorique. L'esclave fugitif hérite de ce nom des Espagnols. *Marron* vient de *cimarron*, adjectif appliqué d'abord aux animaux, qui de domestiques devenaient sauvages, avant que ce terme ne désigne les esclaves en fuite (Rocheman 2000: 18). Le marronnage, c'est donc dans un premier temps cette fuite physique et spatiale d'un esclave hors de la propriété de son maître ou de la Plantation. Le thème du marronnage se signale au sein du corpus étudié: aucun sentiment de ressassement, puisque le thème du marronnage ne cesse de se transformer à travers la permanence de la relation à ce qui est au départ une réalité historique, mais dont la littérature va faire un réservoir de mythes et de symboles aptes à transcender la stricte limitation au passé esclavagiste. Marronner signifie donc également s'opposer au système esclavagiste et se réapproprier de son corps. L'errance prend une connotation positive dans la mesure où elle crée ou incite à créer de nouvelles relations entre l'esclave et son milieu.

La plantation, la case, ou l'île de façon générale, représentent une double conception du lieu qui découle d'une double conception du temps: celle de la nostalgie du passé et de la terre à laquelle les esclaves ont été arrachés et celle de l'incertitude face au temps à venir. C'est la crainte de ce conditionnement et l'aspiration à un puissant désir de liberté qui crée une nouvelle appartenance chez l'individu, celle d'une double spatialité: "Un nègre recomposé à partir de tant d'éléments qui s'étaient jadis éparpillés sur l'Océan avant d'être à nouveau soudé en un sur la terre d'ici" (Glissant 1981a: 53).

Reviennent ici les notions d'éparpillement et d'assemblages à travers le participe passé "soudé". Le personnage à l'image de l'archipel devient une (re)composition d'éléments permettant un nouvel ancrage géographique et culturel. À travers leur écriture, les auteurs proposent des rencontres transatlantiques entre Afrique et Caraïbes et des rencontres temporelles entre passé et présent. Ils relatent sans cesse leur île et le continent d'origine, la narration servant de point d'ancrage à ces rencontres.

La notion de "contre-monde" prend donc tout son sens: y émergent une religion, une culture, un ensemble de valeurs issues de croyances différentes mais devenues communes à

ces nouveaux habitants. La plantation ou la case se veulent le creuset d'imaginaires divers. Autre paradoxe: malgré l'immobilité spatiale à laquelle sont soumises ces populations esclaves, malgré l'exiguïté de l'espace de la plantation, malgré le mutisme et la dépossession culturelle, ces populations parviennent à faire éclore un nouveau système culturel. Ces dernières "font de la plantation, tant du point de vue de l'idéologie [...] que des espaces géographiques où elles sont pratiquées, un *ici* tributaire d'un *ailleurs*" (Curtius 2006: 52). Après l'épisode du bateau négrier, la plantation et la case deviennent un lieu cette fois stable et reconnu qui entretient la légitimité du contre-monde que cette population élabore. Ces nouveaux lieux viennent consolider ce contre-monde sans lequel n'aurait pas pu se produire le "réontologisme" (*idem*: 27) de l'esclave. Cette étape succède au "désontologisme" (*ibidem*) qui est défini comme un effacement de son être, celui-ci "n'est nullement une nouvelle ontologie mais plutôt un vide" (*idem*: 37). Cette étape de désontologisme ne peut prendre fin que lorsqu'il y a "réontologisme" (*ibidem*), c'est-à-dire régénération et projection de l'être des esclaves, malgré cette période de béance. "C'est par le réancrage que les esclaves déstabilisent l'ordre esclavagiste et civilisateur, recomposent les traces africaines et donnent substance aux nouvelles racines qui ont poussé dans la Caraïbe" (*ibidem*). Ceci dit, ce nouvel espace en pleine création ne peut se construire dans la dialectique suivante. La Caraïbe ne peut oublier son passé situé ailleurs et ne peut évoluer sans les métropoles européennes à l'origine du système esclavagiste.

Les réflexions sur le temps, l'espace et le corps prédominent dans une dialectique d'affrontement désontologisme-réontologisme où se mêlent espaces privé et public, temps passé et présent:

Par désontologisme, j'entends toute annihilation de l'humanité de l'esclave. Désontologiser l'esclave c'est le soustraire à toute historicité, c'est effacer son être-là. [...] [L]e désontologisme ne vient à terme que lorsqu'il y a une mise en place d'un processus de reconstitution de l'être-là et de construction de l'être en devenir que j'appelle réontologisme. Autrement dit au désontologisme j'oppose le réontologisme qui constitue un réveil culturel et identitaire après le vide, et au cours duquel les esclaves tissent de nouveaux branchements entre l'Afrique et la Caraïbe. (*Idem*: 21-22)

L'espace archipélique se compose de mondes de terre et de monde d'eau, de morceaux de terre bien circonscrits, mais perdus dans l'infini de l'océan. L'écriture archipélique est caractérisée au sein de cette étude par la volonté de désancrage insulaire. Elle transcende les frontières géographiques. Ce corpus donne à lire entre les îles, dans cet espace mouvant, dans l'intervalle, à lire entre les espaces, dans ce flottement interstitiel, d'où le terme d'"entologie" qui consiste à ne pas être à l'intérieur mais "entre". Or, dans le cadre de cette étude, le terme "entologie" ne suggère pas uniquement un positionnement géographique mais aussi une position culturelle, les auteurs étant nés entre deux cultures, entre deux langues.

Conclusion

Le lieu est souvent défini comme une géographie torturée dans le contexte caribéen. Toute la fragilité de l'écriture des auteurs du corpus vient de cette tension continue vers une destination que le départ même annule: dans l'errance, que suggère la traversée transatlantique, le point originel qui pourrait servir de référence auquel il faudrait faire retour perd sa consistance. Finalement le retour géographique ne pouvant plus s'effectuer, c'est l'intervalle qui va se faire centre. L'impossibilité du retour (méta)physique est compensée par le retour d'une parole poétique dont le mouvement est aiguisé par la promesse du mot, une parole toujours à venir, une écriture dissoute et impossible où se tient toute la démesure du récit. L'archipel redéfinit le principe du lieu: les romans deviennent un espace paradoxalement voué à l'errance. L'archipel désancre le lieu, désormais caractérisé par l'entre-deux, que nous avons défini comme une "entologie". Cette dualité établit une inaptitude à l'équilibre et présente les romans comme l'espace d'un dialogue entre un espace qui n'a pas de lieu et un lieu qui n'a pas d'existence. Cette redéfinition du lieu entraîne des dérives géographiques et des marronnages littéraires: à cause d'un retour impossible vers un pays mythique qui n'est plus le leur, la pratique du détour s'est avérée la seule possibilité d'inscrire leur corps et leur mémoire dans l'espace. La dissémination de l'espace et de la mémoire ont permis l'errance qui ouvre à l'éclatement de l'imaginaire et qui s'écarte de toute fixité géographique.

Bibliographie

Chamoiseau, Patrick (2011), *Traces-Mémoires du Bagne*, Paris, GANG.

Confiant, Raphaël (1993), *Aimé Césaire. Une Traversée Paradoxe de ce Siècle*, Paris, Stock.

Curtius, Anny Dominique (2006), *Symbioses d'une Mémoire. Manifestations Religieuses et Littératures Caribéennes*, Paris, L'Harmattan.

Deleuze, Gilles (2002), *L'Île Déserte et Autres Textes (1953-1974)*, Paris, Les Éditions de Minuit.

Dorlin, Elsa (2006), "Les Espaces-Temps des Résistances Esclaves: Des Suicidés de Saint-Jean aux Marrons de Nanny Town", *Tumultes*, n° 27, 37-51.

Fougère, Éric (1995), *Les Voyages et l'Ancre. Représentation de l'Espace Insulaire à l'Age Classique et aux Lumières*, Paris, L'Harmattan.

Genette, Gérard (1966), *Espace et Langage (Figures I)*, Paris, Seuil.

Glissant, Édouard (1990), *Poétique de la Relation (Poétique III)*, Paris, Gallimard.

-- (1983), *Le Sang Rivé*, Paris, Gallimard.

-- (1981a), *La Case du Commandeur*, Paris, Seuil.

-- (1981b), *Le Discours Antillais*, Paris, Seuil.

Lestringant, Frank (2002), *Le Livre des Îles. Atlas et Récits Insulaires*, Genève, Droz.

Maignan-Claverie, Chantal (2003), "D'une Vision à une Écriture Archipelique", in *L'Imaginaire de l'Archipel*, Paris, Karthala, pp. 339-352.

Michelot, Isabelle (2005), "L'Imaginaire de l'Île-Tombeau: Ensevelissement et Résurrection, le 'pas au-delà'", in Mustafa, Trablesi (ed.), *L'Insularité*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal.

Mulot, Stéphanie (2007), “Le Mythe du Viol Fondateur aux Antilles Françaises”, *Ethnologie Française*, n° 3, 517-524.

Pépin, Ernest (1996), *Tambour-Babel*, Paris, Gallimard.

Recoing, Emmanuelle (2007), *L'Île et le Livre, Deux Structures qui Correspondent*, Paris, L'Harmattan.

Rochmann, Marie-Christine (2000), *L'Esclave Fugitif dans la Littérature Antillaise*, Paris, Kathala.

Simon, Claude (2009), *Archipel et Nord*, Paris, Les Éditions de Minuit.

Testart, Alain (1998), “L'Esclavage comme Institution”, *L'Homme*, n° 45, Paris, Seuil.

Audrey Debibakas est docteure en littérature et civilisation françaises (Paris 3 Sorbonne-Nouvelle). Membre du laboratoire MINEA (Migrations, Interculturalité et Education en Amazonie), elle travaille sur les thématiques de géographie littéraire et sur l'invisible et l'indicible de la mémoire dans l'espace caribéen. Elle est actuellement Maître de conférences à l'Université de Guyane, où elle enseigne la littérature française et francophone.